

lieues sur la voie, qui marquait la station précédente, déjà quittée depuis longtemps.

On ne peut croire l'impression de solitude et d'abandon qui montait de ce désert sans limite, où le sable était remplacé par une herbe aux lames dures, tranchantes, larges d'un doigt, qu'un été torride avait déjà dépouillée de sa teinte caressante. Cette trame grossière et sans grâce ressemblait au tapis moelleux de nos pâturages normands, comme la natte ouvree par un sauvage ressemble au velours tissé pour le manteau d'une jeune reine.

Cependant, à l'endroit où la ligne de la terre et la ligne du ciel se rencontrent dans la brume légère du brouillard matinal, de vagues silhouettes faisaient croire à l'existence de bouquets de bois traçant la lisière d'une forêt. Mais le jeune Parisien ne s'y trouvait plus. Depuis la veille à cinq heures du soir, il était leurré par la même promesse menteuse du mirage. Et pourtant il ne pouvait détacher ses yeux de la bordure des arbres fantastiques, si ce n'est pour les ramener sur la ligne jumelle des rails enfonçant dans l'azur de l'Est leur trait aminci.

Au milieu de sa rêverie sans vision précise, il tressaillit tout à coup. Le nègre en uniforme gris chargé du service de son sleeping-car lui adressait la parole :

— *Beauséjour next, sir.*

Cette station de Beauséjour, depuis soixante et douze heures, Lavaudieu l'attendait. Enfin, il allait parler de nouveau la langue française, si toutefois il ne l'avait pas oubliée, et voir un visage autrefois connu ! Il quitta la plateforme, traversa le fumoir, le cabinet de toilette, et rentra dans l'immense dortoir, qui avait perdu sa physionomie nocturne, les couchettes et les rideaux ayant disparu comme par enchantement. Il vérifia les menus articles de son bagage, mit un dollar dans la main du nègre et sortit dans le vestibule, attendant l'arrêt pour descendre. Déjà, sous la pression des freins, on sentait frissonner ce reptile monstrueux, long de deux cent mètres, qui devait encore glisser deux jours et trois nuits sans s'arrêter sur le dos de la Prairie avant de se tordre une dernière fois le long de la jetée du Pacifique, à Vancouver. Quand les roues furent immobiles, le voyageur sauta sur le gazon. Nulle trace même rudimentaire, de quai de débarquement ou d'abri. Mais surtout, nulle trace de la voiture et des chevaux qui devaient l'emmener, lui et ses colis, dans la ferme où il avait annoncé son arrivée.

"Je suis descendu par le mauvais côté, pensa-t-il. Quand le train n'y sera plus, je vais voir en face de moi la station et, ce qui m'importe davantage, Maurice de Cléguérec m'attendant avec son équipage."

Cependant le fourgon de tête vomissait les colis d'Alain sur le bord de la voie. L'opération se fit avec une rapidité tout américaine. Puis, sans un cri, sans un appel de sifflet ou de cloche, le train s'éloigna, silencieux, presque sournois, laissant comme adieu au seul voyageur qu'il abandonnait un dernier salut de nègre.

Aucun obstacle ne gênait plus à cette heure la vue du jeune Parisien, mais il cherchait vainement en face de lui une trace quelconque de présence ou même d'existence humaine. Il découvrait uniquement la Prairie, morne et déserte, un peu moins plate, cependant, depuis qu'il la contemplait du niveau du sol. Une ondulation de quelques pieds fermait l'horizon à la distance d'une demi-lieue vers le nord. Partout ailleurs, la plaine s'étendait à l'infini, sans laisser voir la plus humble cabane.

"On s'est trompé !" pensa Lavaudieu, en reprimant un frisson d'angoisse.

Et il se mit à crier en faisant des signaux de détresse, bien qu'il ne restât plus du train, filant à toute vapeur, qu'un petit carré noir diminuant à vue d'œil sous un panache de fumée blanche.

Tout à coup, l'abandonné distingua fort près de lui un poteau que surmontait une planchette grossière avec cette inscription : *Beauséjour*. Ce poteau, cette étiquette, un drapeau

rouge couché dans l'herbe, et que les rares humains, désireux de monter en wagon dans ce lieu, devaient agiter pour faire stopper la machine, voilà tout ce qui composait l'installation de cette gare en espérance. Alain trouva que c'était assez, peut-être, pour partir, mais que c'était insuffisant pour arriver Heureusement la journée s'annonçait radieuse, trop radieuse même, car le soleil semblait vouloir incendier la Prairie, bien qu'il fût à peine huit heures.

Selon l'usage invariable de ses pareils, ce naufragé d'un nouveau genre commença par s'assurer de l'état de sa cargaison, c'est-à-dire de son bagage. Rien n'y manquait, ni l'imposante chapelière qui contenait ses chemises, dont l'empois pouvait rivaliser avec le plus pur émail de Satsuma, ni la valise pour les excursions, ni le nécessaire, musée portatif d'objets d'art, ni le rouleau des pardessus, couvertures, cannes et parapluies, ni le carton à chapeaux, ni l'étui du fusil Choquebore, ni le sac de nuit pour le linge de rechange et les chaussures. Jamais, depuis le jour où elle était sortie brillante de jeunesse des mains du créateur, la Prairie n'avait contemplé un amoncellement de trésors pareils.

L'inventaire achevé, le Robinson parisien s'assit sur la chapelière, et, ouvrant son parasol, songea que le train suivant devait passer le lendemain à la même heure, tandis que celui qui retournait à l'Est ne devait pas, à moins d'un miracle de Dieu, parvenir au poteau de Beauséjour avant la nuit tombée.

"Cet animal de Cléguérec aurait bien pu se trouver là pour me recevoir ! pensa-t-il... Sacrebleu ! me serais-je trompé de date ?..."

Il chercha dans sa poche et relut un billet de Maurice qu'il avait reçu à New-York. C'était bien ce même jour, au passage du train (il n'y en avait qu'un) allant à Vancouver, que son hôte avait promis de l'attendre "à la gare de Beauséjour," pour le mener chez lui, à l'Hermitage, nom de sa ferme.

"Où est l'Hermitage ? pensa-t-il encore. Probablement derrière ce pli de terrain. J'irais bien voir ce qu'il y a de l'autre côté, mais c'est loin, il fait chaud, et je n'ai pas la ressource de mettre mes colis à la consigne !"

Non seulement il faisait chaud, mais il faisait un peu faim, et un peu soif aussi... Après tout, la lettre de Maurice avait huit jours, plus de temps qu'il n'en faut pour mourir ou pour être emmené captif par les Indiens. Et alors...

Toujours assis à l'ombre de son parasol écarté, le pauvre Alain méditait sur le parti à prendre, comme s'il avait eu l'embaras du choix. Déjà l'innombrable population des "gophers" ou chiens de prairie, animaux inoffensifs, moitié rats, moitié lapins, sortait des trous où le passage du train l'avait précipitée et considérait curieusement le nouveau venu. Celui-ci, en revanche, leur accordait peu d'attention. Il ne pouvait détacher ses yeux de la double ligne des rails bordée à droite et à gauche d'un sillon d'épaves lancées hors des cuisines ambulantes des trains : débris de vaisselle, bouteilles vides, boîtes de conserves éventrées. Sur sa tête courait le fil de bronze, lien mystérieux, dont l'extrémité touchait Paris, le cher Paris ! Mais, pour bien des heures encore, ces instruments merveilleux de la civilisation, chemin de fer, télégraphes, pouvaient rester inutiles pour lui, autant qu'ils l'étaient pour les petits philosophes à quatre pattes qui grouillaient dans le gazon brûlant.

Soudain la physionomie du vicomte fortement assombrie depuis un quart d'heure, s'éclaira de nouveau. Une pensée venait à son esprit ; un nom vint sur ses lèvres :

"Chère Simone !... si elle me voyait !"

Il était sur le point de sourire, mais, avant d'être né, le sourire mourut.

"Peut-être que je suis ridicule et que Simone se tordrait de rire en me voyant," se dit Alain.

Et il se demanda, toujours blotti sous son ombrelle, ce qui dominait dans sa situation présente : le sublime ou le ridicule. Tandis qu'il analysait le fort et le faible de son héroïsme, sa main gauche avait glissé machinalement jusqu'aux coutures finement piquées de ses escarpins, dont le vernis, contrairement à toutes les lois de la physique, semblait se contracter sous l'action de la chaleur.